

Première Partie

HARTSHORNE

ET

L'ARGUMENT D'ANSELME

Chapitre 1

ANSELME CHEZ HARTSHORNE

A. ANSELME DECRIT PAR HARTSHORNE

IL SERAIT LEGITIME DE SE DEMANDER pourquoi Hartshorne s'est particulièrement intéressé à Anselme de Cantorbéry. S'il fallait juger l'intérêt qu'un penseur porte à un autre par la fréquence d'apparition de citations du nom de l'auteur, Anselme de Cantorbéry ne serait pas l'auteur le plus cité par Hartshorne. Dans un livre¹⁰ dressant un panorama des philosophes parlant de la question de Dieu, Hartshorne cite Anselme dans la catégorie des théistes classiques avec Philon, Augustin et bien d'autres, mais ne lui accorde pas une place plus signifiante que d'autres philosophes. Un livre mis à part, intitulé *Anselm's Discovery*, qui traite entièrement d'Anselme, pourrait expliquer la place prépondérante d'Anselme chez Hartshorne.

Il faut aussi signaler chez Hartshorne son ouverture à différentes traditions en matière religieuse. Son attention à la dimension historique de la pensée en théologie constitue pour lui la formation minimale pour bien philosopher. Idéalement, pense-t-il, non seulement la connaissance de l'histoire de la métaphysique est une condition nécessaire pour être un bon philosophe mais encore l'est-elle pour être un bon théologien, l'obstacle majeur résidant évidemment, selon lui, dans les limitations humaines.¹¹ En raison de son rôle joué dans la diffusion de la pensée de *Process*, pensée relativement récente dans l'histoire qui se qualifie elle-même de post-moderne, Hartshorne serait plus attendu dans une pensée de ce type-là plutôt que dans une pensée classique comme celle d'Anselme. L'orientation de Hartshorne pour la dimension historique de la

¹⁰ Hartshorne & William L. Reese, *Philosophers Speak of God*, Humanity Books, New York, 2000.

¹¹ Hartshorne, « Points of View: A Brisk Dialogue », page 32.

pensée aurait pu également constituer un frein à son intérêt pour Anselme. Anselme est un ecclésiastique, un croyant, un chrétien. Hartshorne considère le christianisme comme le bouddhisme ou le zoroastrisme de façon historique. De sorte que Hartshorne peut reconnaître les faiblesses inhérentes à l'une de ces traditions et pallier ses faiblesses par les apports d'une autre tradition. Or la critique du théisme classique par Hartshorne sur sa notion du monde et de Dieu laisse tellement peu de choses intactes qu'il est réellement surprenant qu'il puisse d'une manière encore constructive y faire appel. Le « Principe d'Anselme » pourtant fait exception à cette critique du théisme classique.

Anselme de Cantorbéry est, selon Hartshorne, un auteur dont l'originalité et le génie sont incontestables. Mais, selon Hartshorne, son œuvre a été mal interprétée, voire totalement incomprise. Et cela probablement en raison de présupposés de lectures dont sont affligés, à leur insu, certains lecteurs d'Anselme. Hartshorne n'ignore cependant pas les compréhensions pertinentes, mais d'après lui aussi rares que justes, de la preuve d'Anselme. Aussi, cite-t-il, volontiers, Karl Barth et Etienne Gilson.¹² Il le fait, néanmoins, de manière assez laconique, voire très sommaire, et les cite uniquement pour renforcer des points sur lesquels il est en accord avec eux. Hartshorne s'efforce, en effet, surtout à libérer l'argument d'Anselme des lectures déformantes. Son attention est ainsi plus tendue vers les contradicteurs et les adversaires de l'argument, que vers ceux qui l'ont correctement interprété. Son énergie se concentre vers la démonstration de l'actualité d'Anselme, aussi ces opposants sont-ils les cibles privilégiées de la réflexion de Hartshorne. Grâce à cette analyse de la critique d'Anselme, Hartshorne peut créer son « Principe d'Anselme », cette combinaison entre une tradition classique et une réhabilitation moderne.

¹² Hartshorne, *Anselm's Discovery - A Re-Examination of the Ontological Proof for God's Existence*, Open Court Publishing Company, 1965, pages 156 et 164. Voir aussi Etienne Gilson, *L'Être et l'Essence*, Vrin, Paris, 1962, et *Trois Leçons sur le Problème de l'Existence de Dieu*, Divinitas, Paris, 1961.

Hartshorne remarque que dès les premières lectures du *Proslogion*, déjà les lecteurs se sont trompés sur ceux à qui s'adressait Anselme. Gaunilon, premier objecteur, moine de l'abbaye de Marmoutier en Touraine, a cru qu'Anselme s'adressait non pas à des croyants, mais à des non-croyants. Cette méprise de taille a permis le foisonnement, affirme Hartshorne, d'une série de mauvaises interprétations, non plus seulement sur les destinataires mais encore sur le raisonnement même d'Anselme. De sorte que la démonstration d'Anselme était réfutée sur des points qu'elle n'avait jamais voulu ni soulever, ni remettre en cause, ni même envisager. Les objections de Gaunilon, les plus accomplies et les mieux écrites, servent, dès lors, de référence à tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre d'Anselme. Gaunilon se substitue en quelque sorte à Anselme, les objections se substituent à la démonstration, l'incompréhension de l'argument d'Anselme se substitue à l'argument même d'Anselme. Tout était alors en place pour la perpétuation d'une incompréhension pérenne mais stérile de l'argument d'Anselme.

Cela a duré plus de neuf siècles, s'exclame à plusieurs reprises Hartshorne ; neuf siècles de réflexion ; neuf siècles d'auteurs, neuf siècles d'erreur et de fausses pistes.¹³ La question de Dieu s'est muée pendant neuf cents ans en celle de la preuve ou non de l'existence de Dieu, égarant la réflexion théologique et la discréditant aux yeux des autres sciences. Prouver l'existence de Dieu devenait la prémisse indispensable à tout discours sur Dieu. Prouver Dieu devenait l'étape obligatoire avant de développer une autre forme de théisme. Prouver Dieu devenait la condition nécessaire avant de se lancer dans tout discours théologique. Les lectures adéquates de l'argument ne sont, alors, que des étincelles étouffées par l'imposante nuit d'incompréhension et de mauvaise interprétation. La théologie, depuis le malentendu sur l'argument d'Anselme, a perdu en autonomie et en crédibilité face à un monde scientifique en progrès. Des dichotomies irréductibles ont fait leur apparition

¹³ Hartshorne, *Anselm's Discovery*, pages xii ; 12 ; 19 ; 36 où il parle de « so many centuries » ; page 103.

entre la science et la foi – comprise comme la croyance en quelque chose dont l'existence était impossible à prouver – entre la philosophie et la foi, entre le monde et la foi.¹⁴

Cette situation est d'autant plus regrettable que l'argument d'Anselme, baptisé le « Docteur Magnifique » par Alexandre Koyré¹⁵, parvient justement à renverser, à bouleverser cet ordre. Les frères d'Anselme dans la foi viennent le trouver parce qu'ils aimeraient qu'il lève leur trouble quant à ce verset biblique du psaume 14 : « L'insensé dit en son cœur : il n'y a point de Dieu ». Avec la réponse d'Anselme, ce n'est plus le croyant qui doit se défendre de croire, et trouver des preuves de ce qu'il a raison de le faire sans être pris pour un fou, mais c'est à ceux-là mêmes qui ne croient pas, qui osent dire que « Dieu n'est pas » qu'il est démontré la folie de leur raisonnement, la contradiction interne, et l'illogisme de leur proposition « Dieu n'est pas ».

Hartshorne, dont les livres témoignent d'une plume sémillante, s'indigne de cette terrible méprise sur le sens propre de l'argument d'Anselme. Le premier à avoir qualifié l'argument d'Anselme de l'adjectif « ontologique » est Emmanuel Kant. Hartshorne préfère le classer comme un argument « modal », et nous verrons l'importance de cette désignation. Il le nomme aussi *Principe*, ou encore *Preuve*, et chaque fois avec une majuscule pour les différencier d'une preuve ou d'un principe quelconque.

Hartshorne n'est pas du tout conciliant avec les auteurs qui se sont opposés à Anselme. Ces auteurs qui ont eu le privilège de lire Anselme, et notamment les pages relatives à l'argument même n'ont pas toujours compris la portée de ce dernier. Ils ont dû, cite Hartshorne, souffrir de n'avoir jamais été capable d'apprendre la lecture.¹⁶ Hartshorne se demande, non sans humour, si cela aurait d'ailleurs véritablement changé quelque

¹⁴ Le détail de ses oppositions n'est pas le sujet de notre réflexion, aussi nous sommes-nous contentés d'énoncer des truismes sans les développer.

¹⁵ Alexandre Koyré, *L'Idée de Dieu dans la Philosophie de St Anselme*, Ernest Leroux, Paris, 1923.

¹⁶ Hartshorne, *Anselm's Discovery*, page 12, « suffering from never having been able to read. »

chose pour ces auteurs, si les lignes les plus importantes d'Anselme avaient été écrites à l'encre invisible.¹⁷ Hartshorne semble particulièrement regretter et se lamenter de cette erreur commise à l'égard de l'argument d'Anselme. Car pour lui, Anselme est plus que cette méprise, et nous verrons plus tard pourquoi.

Avec Koyré et Barth, avec les auteurs qui ont saisi Anselme, Hartshorne conclut que l'erreur primitive liée à la lecture déformée d'Anselme trouve ses fondements chez Gaunilon et chez tous les disciples de ce dernier. L'illustre Descartes, que Hartshorne soupçonne de n'avoir jamais lu Anselme dans le texte¹⁸, accentue la confusion en réécrivant dans ses *Méditations métaphysiques* ce qu'il a cru comprendre de l'argument d'Anselme. Anselme, préalablement abandonné au profit de Gaunilon, est cette fois abandonné en faveur de l'argument, simplifié et altéré, précise Hartshorne, de Descartes. De sorte qu'avec Hartshorne, il est possible de regretter que le débat sur l'argument d'Anselme se soit déplacé de Gaunilon à Descartes. En conséquence, ce pseudo argument – pseudo parce que déformé, incompris et méconnu – est l'objet de controverses concernant un autre débat, les objections deviennent des pseudo objections. Elles regardent neuf siècles de philosophes compétents qui, selon Hartshorne, n'auraient démerité qu'en raison de leur incapacité à comprendre Anselme, ou bien en raison de leur choix commode de se contenter de la « version standard » de l'argument de Gaunilon et de Descartes.

Cet état de fait ne convient pas à Hartshorne. Aussi use-t-il de toute sa réflexion pour y remédier. Ce constat surprenant nous interroge, néanmoins, sur les sources de la nouvelle compréhension qui permettent à Hartshorne de le dresser. Car, Descartes, et les objecteurs David Hume et Kant ne sont pas des philosophes mineurs par leurs œuvres et leur pensée. Même s'il nous est possible d'accepter le processus de méprise de l'argument d'Anselme, neuf siècles de répétition tenace semblent

¹⁷ Hartshorne, *Anselm's Discovery*, page 15.

¹⁸ Hartshorne, *Anselm's Discovery*, page 8.

difficiles à concevoir. Cependant Hartshorne ne dénigre pas l'ensemble des œuvres des philosophes concernés par cette méprise, au contraire il insiste sur la perpétuation de l'incompréhension relative aux différentes lectures se superposant à l'argument original d'Anselme comme des strates se solidifiant avec le temps. Une fois le débat tronqué et orienté différemment, la logique voulait que les discussions se poursuivent sur la dernière strate solidifiée. En quelque sorte, plus les années passaient, moins l'argument authentique d'Anselme était perceptible. De plus, si l'argument avait été compris à un moment donné dans toute sa portée, alors tout débat sur la preuve de l'existence de Dieu se serait effondré instantanément. Force est de reconnaître, qu'à aucun moment donné, l'argument d'Anselme n'a été, de manière majoritaire, véritablement entendu, et totalement reçu, par tous, pour ce qu'il est.

Hartshorne ne néglige nullement les contributions fondamentales de Barth en la matière. Il considère seulement qu'en dépit de leur justesse et de l'acuité de leur analyse, la lecture de Barth et celles de ceux qui ont compris Anselme n'ont constituées que de faibles voix, des voix trop faibles pour s'opposer à l'incompréhension tonitruante. C'est pourquoi nous pouvons parler de débat sur le pseudo argument. En effet, même si le pseudo argument a soulevé d'autres questions de théologie dignes d'intérêt, ces questions n'intéressent pas Hartshorne. Ainsi la tâche que s'assigne Hartshorne est-elle double. Tout d'abord il doit redire et répéter que l'argument d'Anselme est victime d'une mauvaise compréhension et ensuite il veut démontrer la quintessence de cet argument que nous étudierons. Quintessence de l'argument ontologique qui permettra à Hartshorne d'élaborer son « Principe d'Anselme ». Hartshorne opère donc un retour au texte d'Anselme s'assurant ainsi une source de travail et une base de réflexion plus originelle et originale.

Résumons. Une erreur originelle de compréhension de l'argument d'Anselme, « notre Saint »¹⁹ comme le dénomme

¹⁹ Hartshorne, *Anselm's Discovery*, page 34.

Hartshorne, reste imputable à Gaunilon dont les objections servirent de nouvelle référence à la place de l'argument d'Anselme. L'argument d'Anselme a été converti en la preuve de l'existence de Dieu, et neuf siècles de philosophie et de théologie ont perpétué ce malentendu. En dépit de l'intérêt de ce débat, la méprise était bien réelle, une méprise pérenne mais qui ne peut tirer sa légitimité de cette pérennité. La première tâche de Hartshorne est de retrouver le véritable argument d'Anselme et de rappeler quelles intentions avaient présidé à la rédaction de cette Preuve ou de cet argument d'Anselme sur l'existence de Dieu.

B. L'ECCLÉSIASTIQUE ET LE PHILOSOPHE

If I [Hartshorne] were asked, "Why do you believe in God?", I would rather not reply, "Because of the ontological argument."²⁰

En répondant que l'argument ontologique n'est pas ce qui le pousse à croire en Dieu, le philosophe Hartshorne réhabilite le sens même de l'argument de l'ecclésiastique Anselme. Cet argument avait pour finalité de s'attaquer à la structure logique interne d'une phrase, la phrase particulière « Dieu n'est pas ». L'argument ne veut ni prouver, ni même traiter de la croyance en Dieu. Il est la réponse aux prières pressantes des frères chrétiens d'Anselme.²¹ Il est le réconfort qu'Anselme a voulu susciter chez les moines troublés face à l'insensé qui affirme « Dieu n'est pas » dans un passage biblique. Il n'est en aucun cas un raisonnement visant à convertir les non-croyants en croyants. D'ailleurs, ce n'est pas à cause de lui que Hartshorne croit en Dieu.

²⁰ Hartshorne, dans son avertissement au lecteur qui préface le livre de George L. Goodwin, *The Ontological Argument of Charles Hartshorne*, Scholar's Press, Missoula, 1978, page xi.

²¹ Anselme, *Proslogion, Monologion*, page 229.

For one thing, this argument is not by itself the chief, or even one of the chief, reasons for theistic belief.²²

L'argument d'Anselme demeure néanmoins le cœur même du « Principe d'Anselme ». Pourquoi ? Parce que la définition de Dieu d'Anselme est la clef de la réflexion de Hartshorne. Dieu, dit Anselme, est « tel que rien de plus grand ne peut être pensé ». Nous verrons dans les parties à venir comment Hartshorne relit et réhabilite cette définition de Dieu. Ce qu'il faut noter, à ce stade de notre étude, c'est que Hartshorne n'acceptera comme rationnellement valable contre son « Principe d'Anselme » qu'une seule objection : celle qui consiste à nier la possibilité de penser la notion de Dieu.²³ La seule manière rationnelle de contrer la relecture de l'argument d'Anselme est de nier que Dieu « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » puisse être pensable. C'est-à-dire affirmer qu'il est impossible de penser un Etre comme « tel que rien de plus grand ne peut être pensé ». Ce qui revient à dire que le théisme est ou bien absurde et incohérent ou bien logiquement nécessaire. De sorte que si tout est affaire de « penser » et de « concevoir » alors rien dans la contingence du monde, rien, aucun fait observable, ne peut être un signe pertinent pour croire ou ne pas croire. Ce qui répond à l'objection récurrente des non-croyants, lesquels affirment l'impossibilité de penser l'existence de Dieu à cause de l'état du monde autrement dit par la simple observation de tous les faits contingents. Mais rétorque Hartshorne, l'observation des événements historiques, l'observation des faits contingents ne peuvent être à la base du croire ou du non-croire. Hartshorne poursuit ce raisonnement et conclut sur les croyants/théistes et les non-croyants/non-théistes. Les croyants qui comprennent leur foi, dit-il, savent que notre monde avec ses peines et ses joies est aussi le monde de Dieu. Ce qui selon lui est à mettre à l'avantage du croyant.

²² Hartshorne, « A Reply to my Critics », in *The Philosophy of Charles Hartshorne*, ed. Lewis Hahn, Open Court, La Salle, in The Library of Living Philosophers, Volume XX, page 665.

²³ Hartshorne, in Goodwin, *The Ontological Argument of Charles Hartshorne*, pp. xi-xviii.

The believer also knows, on the same assumption of conceivability, that the contingent facts of which he is aware form content of the divine awareness and thereby qualify the divine reality on its contingent side.²⁴

Ce ne sera jamais l'état du monde qui déterminera les raisons du croire ou du non-croire. Si ce que Hartshorne exige c'est de penser et de concevoir, alors croyant et non-croyant sont pareillement invités à le faire. Mais pour encourager la catégorie des non-croyants, moins enclins souvent à penser la possibilité de cet Etre suprême, Hartshorne leur rappelle que l'observation des faits contingents, c'est-à-dire le monde tel qu'il est, ne peut rien nous dire sur Dieu, ni sur son existence ni sur sa non-existence.

An unbeliever's entire wisdom on the question must come from semantic-ontological understanding of metaphysical first principles.²⁵

Alors il ne nous reste qu'à penser et à concevoir, c'est-à-dire selon Hartshorne, à accepter de traiter des questions métaphysiques essentielles. D'emblée, l'objectif de la relecture de l'argument d'Anselme est clair. Ce n'est pas un traité de prosélytisme, c'est une invitation à utiliser notre capacité de « penser » et de « concevoir » c'est-à-dire nos facultés intellectuelles à conceptualiser des notions qui pourtant, par définition, sont non-contingentes et non-observables. Hartshorne peut utiliser les réflexions d'Anselme pour faire de la philosophie : peut-on penser et concevoir quelque chose qui soit « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » ? Les faits contingents ne permettent pas de conclure sur l'existence ou non de Dieu, affirme Hartshorne, mais toutes les formes de théisme ne sont pas égales. Et c'est contre une forme de théisme bien ancrée dans les esprits que Hartshorne s'est attaquée. La forme de théisme dans laquelle il a classé Anselme : le théisme classique.

²⁴ Hartshorne, in Goodwin, page xvii.

²⁵ Hartshorne, in Goodwin, page xvii.

